

Le mirage cavalier de Péguy

par

M. Xavier Darcos,

Membre de l'Institut

La comparaison est célèbre. Péguy assimile les "jeunes maîtres" des débuts de la Troisième république aux "hussards", ce corps d'armée qu'il revêt, pour les besoins de sa métaphore, des habits du *cadre noir* de Saumur. Le passage est cité dès qu'on a l'imprudence (ou l'impudence) d'aborder la condition enseignante d'aujourd'hui. Il est devenu l'emblème de toute une profession, voire la réplique ultime à tout discours objectif sur le métier de professeur : « les enseignants ? Tout allait mieux au temps des hussards noirs de la République ! ».

Il faut relire totalement *L'Argent* de Péguy pour saisir l'incompréhension naïvement enthousiaste qui s'est installée entre son propos et nos commentaires, presque un siècle plus tard. Car, dans l'esprit de l'auteur, il ne s'agit pas de décrire un trait constant de l'école républicaine. Il veut surtout souligner la singularité d'un événement historique idéal : un régime politique qui a su répondre à l'aspiration d'un peuple. Il propose donc une image, bien astiquée. Il dresse et peint à la laque ces "hussards noirs" comme on range des soldats de plomb, "sveltes, sévères, sanglés". Il regarde ces jeunes maîtres, à peine plus âgés que leurs élèves - ce que leur tenue sévère devait faire oublier. La vision est juste mais ambiguë, car cette rêverie rétrospective sur l'école se trouve enchâssée au milieu d'une réflexion, vaste et inquiète, sur la rupture historique que constitue, pour la société française, l'avènement de la République et la définitive séparation des églises et de l'État.

L'école que nous représente Charles Péguy était-elle plus équitable que celle d'aujourd'hui ? Certainement pas. Lui-même ne doit son destin intellectuel qu'à l'intervention providentielle d'un professeur estimé, M. Théophile Naudy, auteur d'une sentence décisive : « *il faut qu'il fasse du latin* ». Partant de ce décret, le jeune Péguy suivra tous les échelons de l'excellence académique, du lycée à l'École normale supérieure. La République s'est longtemps enorgueillie d'avoir su repérer des talents juvéniles pour les élever aux plus hautes fonctions. En magnifiant ses instituteurs, Péguy a saisi la noblesse du projet républicain : faire incarner le mérite par ceux-là même qui sont chargés de l'étendre au plus grand nombre.

Face à la fervente abnégation de ces maîtres issus de l'école primaire, Péguy condamne avec indignation la morgue des universitaires issus du lycée, coupables à ses yeux d'une forme de trahison contre l'universalité du savoir. Et pourtant Péguy, en homme de son temps, ne perçoit pas la contradiction qu'il y a à vouloir offrir à chacun le même droit à la scolarisation et, dans le même temps, à enfermer les élèves dans des destins parallèles : aux uns, les enfants du peuple, on n'offre que la perspective du certificat d'études primaires ; aux autres, les fils de la bourgeoisie, on assure la chance de poursuivre des études supérieures au-delà du baccalauréat. De cette situation, Péguy ne dit rien. Il préfère célébrer ce "peuple de l'ancienne France", peuple à la figure simple, aux ambitions raisonnées, celui d'une France appelée à disparaître face au triomphe d'un socialisme bourgeois dont Jean Jaurès est, à ses yeux, le représentant honni.

La violence de ces pages est inouïe. Quelques mois avant l'assassinat de la rue du Croissant et le déclenchement de la Première guerre mondiale, Péguy laisse libre cours à sa haine de Jaurès, filant à nouveau la métaphore militaire pour décrier le "tambour-major de la capitulation". L'angoisse qui s'empare soudain de Péguy est sectaire mais prémonitoire. Il se prépare depuis des années à l'échéance de la guerre. Il est obsédé par la hantise que les efforts de l'école de la République, - née de la défaite de Sedan, donc revancharde - soient subitement remis en cause par un pacifisme, irréaliste à ses yeux.

On mesure, ici encore, à quel point chaque génération a mythifié son rapport à l'école. Or, il n'est pas de pensée sur l'école qui ne s'inscrive dans un projet politique global. J'admire sans réserve ce que nous devons aux pères fondateurs, Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Camille Sée et tant d'autres. Ces saints laïcs que furent les "hussards" nous font tous rêver. Mais il faut s'en tenir là. Car, à l'évidence, c'est à nous de reconstruire notre propre idéal éducatif. La nostalgie est une visite de musée. Elle ne tient pas lieu de recette de vie.

Péguy loue pour dénoncer. Il oppose, à l'état moral de la société française telle qu'il la voit, le souvenir des heures glorieuses d'une nation naissante. Vouloir s'en tenir à cette superbe évocation, celle d'un moment particulier de notre histoire (et, qui plus est, hors de son contexte) ce serait refuser notre propre responsabilité politique qui consiste à réinventer un projet éducatif qui réponde aux besoins de notre société, une société plus diverse, plus ouverte, plus attentive au respect absolu de l'égalité des chances. Au fond, lire *L'Argent* de Péguy, c'est faire face inexorablement à la nécessité de le réécrire, encore et toujours.